

- L'histoire de ma vie (Jacques Casanova)

Casanova est né en avril 1725 à Venise d'un couple de comédiens qui, sans être riches, ne sont pas misérables. Il est l'aîné d'une fratrie de trois garçons. Destiné d'abord à être abbé, il fait de bonnes études classiques et juridiques (il affirme avoir obtenu un doctorat en droit de l'université de Padoue à seize ans), qui vont lui servir toute sa vie. Après diverses tentatives malheureuses, secrétaire, soldat, violoniste dans un orchestre de théâtre, il découvre sa voie : joueur professionnel, essentiellement au jeu de pharaon, très en vogue depuis le début du siècle, y compris à la cour de Versailles. Parallèlement, il découvre des grimoires de magie, d'alchimie et de divination et va acquérir le vocabulaire qui permet d'en imposer aux crédules dans ce genre d'art. Il met au point une méthode numérologique par laquelle il fait croire qu'il interroge un esprit, qu'il a baptisé *Paralis*, qui rend des oracles. Toutefois, peut-être parce qu'il est grillé, il cesse de parler de cette activité dès avant 1760.

Il acquiert peu à peu les manières du monde et, conjuguées avec son charme naturel, une intelligence incontestable et une bonne culture classique (il cite à propos Horace dans le texte), il séduit, et pas seulement au sens sexuel du terme. Grâce à ce pouvoir de séduction, conjugué avec son pseudo-oracle, il devient le protégé d'un patricien vénitien d'un certain âge, M. Bragadin, qui a deux amis proches, M. Dandolo et M. Barbaro. Par ailleurs, il adhère à la franc-maçonnerie. En 1756, le gouvernement de la république de Venise le fait mettre en prison. Bien qu'on n'ait retrouvé aucune trace d'un jugement pénal, on comprend que le motif est la détention de livres de magie et l'athéisme. La prison, ce sont les célèbres « Plombs de Venise », c'est-à-dire les cellules situées dans les combles du Palais des Doges, sous le toit couvert de plaques de plombs. En 1757, après dix-huit mois d'une détention très dure, il parvient à s'évader grâce à son ingéniosité et à sa vigueur (il mesure 1 mètre 87, autant dire un géant pour l'époque). Cette évasion, véritable exploit, lui vaut la célébrité dans toute l'Europe à 32 ans. Ne pouvant plus rester à Venise, il entame une errance de 17 ans.

Casanova commence ses mémoires semble-t-il vers 1789, donc à 65 ans et, bien qu'ils s'arrêtent à la fin de 1773, année où il a 48 ans, ils représentent déjà environ 2000 pages imprimés. Il meurt à 73 ans en 1798. Il manque les 25 dernières années de sa vie. Le livre est donc écrit par un homme âgé pour l'époque et il y fait à plusieurs occasions des réflexions lucides sur le cours de sa vie, sur ses heurs et malheurs et sur ses faiblesses et les fautes qu'il a commises.

Les mémoires de Casanova, foisonnant comme ils sont de faits et de détails, ont beaucoup intéressé les historiens du XVIII^{ème} siècle. Ils ont aussi donné naissance à une catégorie spécifique de chercheurs et d'érudits, les casanovistes, dont plusieurs générations, en Italie, en France, en Allemagne et en Grande-Bretagne, se sont échinées à suivre les mémoires pas à pas pour essayer de démêler le vrai du faux. Il y a en gros trois types de faits racontés par Casanova : les faits qui lui sont effectivement arrivés, ceux qui sont arrivés à d'autres et qu'il s'approprie et ceux qui sont

imaginaires. Le travail de fourmi des casanovistes a permis de réduire progressivement les deuxième et troisième catégories et de mieux établir la première. Cependant, on peut penser que, même s'agissant de faits vrais, l'auteur a tendance à se donner un plus beau rôle que dans la réalité. Ainsi, il peut présenter comme un don d'enthousiasme l'argent donné par un riche protecteur, (Madame d'Urfé, notamment) là où il y a bel et bien escroquerie.

Casanova, qui aime toutes les belles et bonnes choses de la vie, est longtemps incapable de résister à ses impulsions ; c'est l'une des évolutions que l'on discerne dans les mémoires, qu'au fil des épreuves de la vie, il apprend à se taire, à se réfréner. L'impulsion principale, pendant longtemps, c'est le désir que lui inspirent les filles. Il les aime jeunes, généralement de 13 à 18 ans, de préférences vierges. Même s'il est possible qu'il rajeunisse ses conquêtes de quelques années, il est certain qu'au-delà de trente ans, aux yeux d'un homme comme lui, une femme n'est plus consommable. Les casanovistes ont recensé dans les mémoires plus de 400 partenaires sexuelles. Il ne fait pas état de relations homosexuelles, mais des annotations sur d'autres documents laissent penser qu'il y en a eu. La plupart des liaisons qu'il nous relate, au moins jusqu'à la quarantaine, il nous les narre avec des détails qui sont à l'origine du parfum de scandale qui est associé à ce livre, même si les détails les plus crus sont enveloppés dans la langue châtiée et fleurie du XVIII^{ème} siècle. A chaque fois, au moins jusqu'aux environ de quarante-cinq ans, il se présente comme passionnément amoureux de la fille, prêt à l'épouser, puis il trouve toujours le moyen de conclure l'aventure de telle manière que la vie, les événements, le hasard, le débarrassent de la fille sans qu'il ait à apparaître dans le rôle déplaisant du vil séducteur qui abandonne sa conquête. Dans un cas, même, alors que la cérémonie de mariage est programmée, qu'il ne peut plus reculer, il découvre in extremis, comme dans un mélodrame, que la future n'est autre que sa fille. Généralement, il leur trouve un mari et il nous les présente comme tout à fait d'accord pour prendre ce mari après qu'il leur ait expliqué que son absence de situation stable ne lui permettait pas de leur assurer un avenir et une vie confortable.

Une autre forme que prend son impulsivité est la susceptibilité et le verbe haut, qui lui attire parfois des duels ; il affirme disposer d'une « botte » qui le rend redoutable à l'épée et il narre plusieurs duels dont il sort vainqueur. Le métier d'aventurier nécessite de posséder des armes et de savoir s'en servir. Il ne voyage jamais sans une épée et une paire de pistolets.

Ses moyens d'existence sont au nombre de trois. A partir de l'âge de vingt-cinq ans environ, il a le gîte et le couvert et l'argent de poche que lui assure M. Bragadin. Après que Casanova aura dû fuir Venise et jusqu'à la mort de ce protecteur en 1768, cette aide se transformera en une petite pension. Bragadin lèguera alors 6000 écus à notre héros qui viendront à point nommé. Seconde source de revenus, ses gains au jeu. Casanova perd ou gagne selon les moments ; sans être tout à fait un *grec* (au XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècle, un tricheur professionnel), il doit sans doute un peu corriger la

fortune, même s'il ne le dit pas clairement. Enfin, il y a les produits de diverses affaires qu'il peut faire. Sur ce dernier chapitre, les années 1757-1762 sont particulièrement fastes, car il est chargé de missions secrètes par le gouvernement français, essentiellement liées à la négociation ou à la renégociation d'emprunts avec les banquiers des Pays-Bas à un moment où la guerre de Sept-ans met en difficulté les finances françaises, et il en retire des commissions importantes. En outre, à cette occasion, il fait la connaissance d'un riche homme d'affaires hollandais à qui il donne des conseils prétendument inspirés par Paralis qui, par chance, se trouvent judicieux, ce qui lui vaut d'autres juteuses commissions de la part de cet homme d'affaires. Il tire des sommes assez importantes d'une marquise d'Urfé qui le croit capable de la faire renaître en homme par des manipulations magiques. Enfin, il est associé à la création de la loterie royale en France et associé pendant quelque temps à son produit. Avec l'argent gagné, il crée un atelier d'impression sur étoffe, mais qui fait rapidement faillite, en raison, selon l'auteur, de la dépression économique créée par la guerre de Sept-ans. Il est alors chassé de France dans des conditions peu claires.

Il se retrouve durant cette période dans une réelle aisance. Il commence à se faire appeler du nom de pure fantaisie de chevalier de Seingalt, porte l'épée au côté et le cordon d'un ordre que lui a remis le Pape ; qu'importe que cet ordre soit totalement discrédité, puisqu'il fait bien sur ses habits luxueux. Venant peu après la détention sous les Plombs, c'est une revanche et l'apogée de sa vie. Il va ensuite claquer une partie de cet argent et rencontrer des femmes, surtout une demoiselle Charpillon, à Londres, qui le mettront en contact avec divers aigrefins qui auront raison des restes de sa petite fortune. Vers 1764, quittant Londres, il note que la fin de ce séjour est le point de basculement de sa vie : heureuse jusque là, elle devient plus difficile ensuite. Il a alors 37 ans. Il écrit que, si la partie amère de sa vie a la même durée que la partie heureuse, il devrait mourir à 74 ans. Il ne se trompe que de quelques mois.

Il a donc passé une partie de sa vie à voyager d'abord entre les villes d'Italie, Venise, Milan, Naples, Rome, Turin, etc., puis dans toute l'Europe. Pour mener cette vie, à une époque où les voyages en voitures étaient tout sauf confortables, il faut avoir de la résistance physique et s'accommoder de ce que l'on trouve. Alors que les voyageurs anglais de l'époque, dans leurs récits, se plaignent de l'inconfort, de la saleté, de la cherté des auberges des pays autres que l'Angleterre, Casanova se trouve presque toujours satisfait, tant pour l'hébergement que pour la cuisine (sauf en Espagne où même lui a du mal). Dès lors, on est tenté de penser qu'il en est de même des filles et que, sur ce chapitre aussi, globalement, Casanova n'a pas dû être très difficile.

Pour l'époque, le nombre de villes visitées est impressionnant : Paris en plusieurs séjours, Constantinople, La Haye, Soleure, Genève, Berlin, Munich, Londres, Riga, Saint-Petersbourg, Varsovie, Spa, Prague, Vienne, Madrid... Dans la plupart de ces villes, il parvient à s'introduire dans la haute société, au point de converser avec Frédéric II, Catherine II ou le roi de Pologne. Pour être à l'aise dans chaque pays, il s'appuie sur trois réseaux : d'abord, le réseau des comédiens et danseurs italiens. Dans

toutes les capitales, y compris celles des principautés allemandes, il y a une troupe de comédiens et de danseurs (et surtout de chanteuses et de danseuses) italiens. C'est son milieu d'origine, celui où il revient toujours. Partout il y retrouve un ami, une ex-maîtresse, etc., qui peut l'héberger mais, surtout, lui donner des contacts utiles, notamment avec les amants riches et nobles de ces demoiselles. Le second réseau est celui de la franc-maçonnerie, mais jamais il ne le cite. On ne peut que conjecturer que cette appartenance lui a ouvert quelques portes ou évité quelques mésaventures. Enfin, il y a les lettres de recommandation. Lorsque, parmi les relations qu'il s'est faites dans une ville, il annonce qu'il va dans une autre, ses amis lui donnent des lettres de recommandation pour des amis de leur milieu qu'ils ont dans cette ville. Arrivé dans celle-ci, Casanova fait la tournée de ces correspondants, pour leur donner des nouvelles de leurs amis et leur remettre sa lettre de recommandation et il y en a toujours un pour lui ouvrir son palais ou sa table. Dans une ville donnée, où les « gens de condition » représentent un très petit cercle toujours guetté par l'ennui, un nouveau venu qui arrive avec des nouvelles de telle autre capitale, qui a des lettres, de l'esprit, de la gaîté, des anecdotes, un talent de conteur, les manières et l'apparence du « monde », ne peut qu'être accueilli favorablement.

Toutefois, il n'est pas facile de mener ce genre de vie indéfiniment. Il y faut de la résistance physique, un esprit toujours en alerte pour corriger la fortune au jeu et puis, on se lasse de tout. En outre, à partir des années 1766-67, on voit que Casanova commence à être « grillé » dans plusieurs capitales (Londres, Paris, Vienne, Madrid) et invité à décamper. Le lecteur peut voir, au fil des années, à partir de son départ d'Angleterre, une inflexion dans sa personnalité et dans son comportement : il devient plus prudent, joue de moins en moins, s'aperçoit que l'évolution de son physique lui permet moins de bonnes fortunes et s'en remet à de modestes rencontres stipendiées, mais on devine, d'après ses correspondances et les témoignages, que l'évolution ne va pas s'arrêter là. A Naples puis à Rome, il fréquente encore un peu la bonne société, mais à partir de son départ de Rome et de son installation à Trieste, en 1772, le cercle de ses fréquentations devient très étroit et celles-ci sont très modestes. Il y a alors le début d'une nouvelle phase de sa vie. On voit qu'il ne parvient plus à relancer la machine ; l'énergie qui le caractérisait a été brisée par une vie trop mouvementée, il ne rebondit plus mais au contraire s'enfonce. Il doit se contenter de moins en moins d'argent pour vivre ; toute honte bue, il devient en 1775, contre une modique rétribution, informateur du gouvernement vénitien sur les troubles à l'ordre public, sur l'état de l'esprit public et sur ce qui peut se dire dans les cafés et autres lieux publics.

En 1782, il contrevient à ses résolutions de prudence et, pour un pamphlet intempestif, sans être poursuivi par la Justice vénitienne, il n'en doit pas moins s'éloigner et, à cinquante-sept ans, repartir une dernière fois sur les routes d'Europe. Il réside un temps à Paris auprès de son frère, car la France est le pays dont il se sent le plus proche, mais son frère doit quitter le royaume et il le suit. On imagine pourtant bien Casanova terminant sa vie à Paris, mais qu'aurait-il fait au moment de la

Révolution ? On voit à divers commentaires qu'il fait dans ses mémoires, qu'il la vomit. Peut-être plus d'ailleurs à raison du caractère puritain de cette révolution et parce qu'elle représente la fin d'une époque et d'un art de vivre dans lesquels il était à l'aise que pour des raisons politiques. Il aurait sans doute repris son bâton de juif errant et fini par échouer là où il a réellement fini sa vie, en Bohême, à moins que sa trop grande liberté de parole l'ait conduit à l'échafaud avant qu'il ait eu le temps de fuir. Quel tableau ! Casanova face à Fouquier-Tinville et mourant guillotiné !

En 1785, il est au bout du rouleau. Le monde change, les amis ou connaissances, les comédiens et danseurs qui constituaient le réseau sur lequel il s'appuyait meurent ou son trop vieux, les nouvelles générations ne le connaissent pas, ou le connaissent comme un aventurier dont il faut se méfier ; son pouvoir de séduction sur les femmes décline (la dizaine de maladies vénériennes qu'il a contractées, même s'il s'en est toujours tiré, ont sûrement laissé des marques visibles) comme sa vigueur sexuelle. Il est recueilli par un aristocrate autrichien, le comte de Waldstein, dans un château de Bohême, Dux (à 50 km au sud de Dresde), où lui-même ne va jamais et où il lui confie pour la forme l'emploi de bibliothécaire (on parlerait aujourd'hui d'emploi fictif), moyennant une petite pension. Solitaire, sans visites intéressantes, en butte aux tracasseries et au mépris des domestiques du château, qui ne parlent que l'allemand, qu'il parle très mal, et le tchèque (leur patois, comme il dit), qu'il n'entend pas du tout, il a donc une fin de vie triste d'aventurier à la retraite, qui semble faite pour l'édification des foules, sur le thème du châtement de l'impie qui a mené une vie de désordre et de jouissance.

Il se jette alors dans l'écriture de ces mémoires, un peu comme Saint-Simon, pour lutter contre l'ennui et pour s'évader d'un présent qui le désespère, ce qui explique combien ils sont détaillés : il raconte les événements jour par jour et parfois heure par heure. Ce qui lui a permis d'être aussi détaillé, c'est qu'il a tenu un journal. Il en reprend la substance, mais en racontant les choses avec un certain talent narratif qui leur donne un réel agrément de lecture, même si le texte comporte ça et là des tics de langage, comme l'emploi de l'expression *d'abord* à la place de *aussitôt* où de *dès que*, ou l'emploi de la conjonction *de*, là où la langue moderne s'en dispense (« désirer de faire », etc.), et quelques italianismes. Il se trompe aussi parfois sur les dates ou les noms, ou inverse l'ordre chronologique de certains événements.

Le livre a été édité dès le XIX^{ème} siècle, mais de façon incomplète et infidèle, et ce n'est qu'en 1960 qu'une publication scientifique et exhaustive a été réalisée par une coédition que l'on doit à deux maisons, allemande (Brockhaus) et française (Plon).

Les mémoires brossent un vaste tableau, très instructif, sur les mentalités, le langage et la vie matérielle de l'Europe des années 1735 à 1773 environ, présentant toutes les classes sociales. On y trouve même quelques aperçus sur l'économie et la politique (surtout vénitienne). On y apprend comment, arrivant dans une ville inconnue, on recrute un domestique de place qui va vous servir pendant la durée de votre séjour,

la mécanique des lettres de changes à une époque où n'existent ni les chèques ni, encore moins, les cartes de paiement, comment on jongle avec les sequins, les ducats, les florins, les livres, les guinées, comment on choisit entre voyager en poste et voyage avec des chevaux de louage et les différents types de voitures. On découvre l'omniprésence des troupes d'artistes italiens dans tous les pays, avec des danseuses, chanteuses ou actrices qui toutes sans exception complètent leurs cachets en se prostituant ou en se faisant entretenir par un riche client. On rencontre, parcourant le continent, toute une faune d'individus vivant aux confins de la noblesse désargentée et de la voyouterie, subsistant souvent grâce au jeu, à l'escroquerie à la lettre de change ou au proxénétisme, finissant souvent en prison ou dans la misère, d'autres, parfois célèbres, comme le comte de Saint-Germain, ou encore de faux couples dont la jeune fille a été séduite et finit souvent abandonnée ou prostituée. On y constate la diffusion des jeux de cartes, principale distraction avec la gazette et, parfois le théâtre, et les ravages des maladies vénériennes dans ces milieux cosmopolites. Certains pays, l'Italie, bien sûr, mais aussi la France, l'Allemagne et la Suisse, lui sont plus proches que d'autres. Au contraire, l'Angleterre, la Russie et surtout l'Espagne, sont pour lui exotiques et il nous en livre de véritables témoignages ethnographiques.

Le témoignage du prince de Ligne, qui l'a fréquenté à la fin de sa vie, le présente comme un personnage un peu ridicule et décalé, citant Horace et Homère *ad nauseam*, mais il est difficile de faire la part des traits constants de sa personnalité et de ce qui est propre à ses dernières années en Bohême, où il se perdait en luttes de préséances avec les employés de son bienfaiteur et en querelles ancillaires. Il est probable que, durant ce séjour à Dux, éprouvant et frustrant, son caractère se soit aigri, que sa susceptibilité se soit accentuée en se portant sur les minuscules objets de cette vie à l'horizon limité et qu'il soit devenu un personnage d'autant plus ridicule qu'il était resté attaché à des formes de politesses et à des habitudes vestimentaires qui commençaient à être démodées. Était-il déjà un peu décalé et ridicule dans les périodes antérieures ? C'est difficile à dire. En tous cas, Casanova a su susciter des amitiés fidèles tant d'hommes que de femmes tout au long de sa vie, comme en témoigne l'abondante correspondance qu'il a laissée, et c'est beaucoup.

On peut résumer la vie de Casanova en neuf phases :

1. 1725-1742 : Enfance et formation (16 ans)
2. 1742-1750 : Jeunesse et essais divers (8 ans)
3. 1750-1755 : Venise et voyages, protection de M. Bragadin (5 ans)
4. 1755-1757 : Captivité sous les plombs (18 mois)
5. 1757-1762 : Période de voyages et de fortune (5 ans)
6. 1763-1774 : Suite des voyages, mais dans des conditions matérielles plus modestes (11 ans)
7. 1774-1782 : Retour autorisé à Venise et vie modeste (8 ans)
8. 1782-1785 : Nouvelle errance, dans des conditions de plus en plus précaires (3 ans)

9. 1785-1798 : Fin de vie à Dux (13 ans)

Casanova a aussi laissé de nombreux papiers, des correspondances, des poèmes, des écrits sur des sujets divers, qui sont moins intéressants que ses Mémoires, mais qui permettent de croiser les assertions contenues dans ses mémoires.